

PIERRE VALDELIÈVRE

La Psychologie du Poète

Bandeaux et culs-de-lampe de la Collection "*Poésie*"



EDITIONS DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout -- PARIS

1933

La Psychologie du Poète

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.

PROSE

LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920.).
Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : M^{me} D'HOËST-DENTANT, HÉROÏNE LIL-
LOISE (1930). Édition du Mercure de Flandre, Lille.

THÉÂTRE

LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition
du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932),
Edition La Caravelle, Paris.

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés
pour tous pays sans exception.*

PIERRE VALDELIÈVRE

La Psychologie du Poète

Bandeaux et culs-de-lampe de la Collection "*Poésie*"



EDITIONS DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout -- PARIS

1933



LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE, ces mots, n'est-il pas vrai, ne semblent guère faits pour s'accoupler, c'est un peu comme si on parlait de la vivisection de l'Artiste, ou bien de la trépanation du Génie.

La Poésie, en effet, n'a au premier abord que des rapports lointains et incertains avec la Philosophie, la Poésie, cette chose essentiellement fugitive et inconsistante à l'usage des privilégiés et des heureux, et la Philosophie, cette science abstraite et aride à l'usage de ceux qui doutant de tout, recherchent dans des systèmes compliqués les raisons de se rendre à l'évidence de la réalité.

En effet, qu'est-ce que la poésie peut avoir de commun avec la LOGIQUE, puisqu'il est entendu que

« Le Cœur a ses raisons que la Raison ignore, »

la poésie relevant plus du cœur que de l'esprit et la raison, par ailleurs, étant le fondement de la Logique.

Avec la MORALE? Morale et poésie marchent parallèlement se suffisant chacune à elle-même, sans se compénétrer comme sans s'aider ni se nuire.

Avec la MÉTAPHYSIQUE? On connaît la boutade de Voltaire: « Quand des auditeurs ne comprennent pas ce qu'on leur dit, et que celui qui parle ne sait plus exactement ce qu'il dit, c'est de la métaphysique. »

Dieu merci! la Poésie, malgré des écarts et des extravagances nombreux, n'est pas encore tombée à ce point.

Alors, que reste-t-il? Il reste la PSYCHOLOGIE, et ici vraiment on ne peut nier qu'il y ait matière à étude.

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'homme est tourmenté du besoin de s'analyser lui-même, d'explorer son subconscient, pour employer l'argot scientifique à la mode. Les anciens disaient la chose plus clairement et plus simplement : *Nosce te ipsum*, et le fronton du temple de Delphes portait en exergue le Γνωθί σε αυτον des philosophes grecs.

Par conséquent descendre en soi-même, s'étudier, rechercher la cause, le mécanisme et les conséquences de ses émotions, c'est bien de la psychologie. Et puisqu'il est convenu que les poètes sont, sinon extérieurement, du moins dans leur for intérieur, des hommes autrement que tout le monde, à tel point qu'après avoir été regardés dans l'antiquité comme des devins, on les a depuis lors considérés tour à tour comme des enfants, puis comme des exaltés, et comme des anormaux, et enfin comme des simples, dignes de commisération, il peut être intéressant de rechercher quels sont leurs états d'âme et quelle est l'évolution de leurs mouvements intérieurs : les résultats d'une telle étude doivent logiquement différer de ce qu'on a relevé et noté depuis longtemps pour le commun des mortels.

Mais j'hésite, au seuil de ce travail, sentant bien que la Poésie est la chose la plus impalpable et la plus impondérable qui soit, et vouloir l'analyser au plus profond du cœur, risque de conduire tout droit à constater la décevante impuissance des mots.

Et d'abord entendons-nous sur le sens de ce mot Poésie. Les profanes prenant l'effet pour la cause

vous diront immédiatement que la poésie ce sont des vers. Erreur profonde et communément répandue, car il y a de la poésie en peinture, en musique, en action même, et ce n'est pas en vain que les Anciens, dans les allégories si parlantes et si réelles de leur mythologie, avaient imaginé les Muses sous la figure de neuf sœurs, groupant ainsi sous la plus étroite des parentés, les neuf arts qu'ils avaient voulu diviniser : Euterpe, Calliope, Erato, Therpsichore, Polymnie et les autres, étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. et tous les arts auxquels elles présidaient, se pouvaient rapporter à une origine commune.

Par conséquent, la poésie est une chose plus complexe et plus étendue que ce que croit généralement le vulgaire. J'ai consulté, pour la préciser, Littré, Larousse et d'autres, et leurs définitions sont sèches et déconcertantes, procédant d'une technique aride, sans émotion ni attendrissement. Ils m'ont fait songer, dans leur manière d'en parler et de chercher à l'analyser, à un chirurgien qui séduit par le charme d'une personne, se mettrait en devoir de la disséquer pour trouver les éléments composants de cette beauté qui l'aurait captivé, et qui, pour arriver à ce résultat insensé,

détruirait précisément ce charme qui est un élément indéfinissable que nul scalpel ne saurait isoler. Les auteurs de crimes passionnels ont de ces délicatesses, qui vous coupent une femme en morceaux pour contempler plus dans le détail l'objet de leur passion!...

Mais laissons ces façons de faire, et ne recherchons pas la technique de la chose. Parlons-en au contraire avec le respect et l'admiration attendrie d'un amant qui, dans le ravissement de l'extase, dit des paroles enflammées, sans analyser le fond de ses sentiments.

Ne semble-t-il pas, dès lors, qu'on peut appeler poésie, l'émotion intense qui vous pénètre, le trouble étrange qui vous saisit, quelquefois si brusquement, devant quelque chose de grand, devant quelque chose de beau.

Suivant les tempéraments, cette émotion est infiniment douce, c'est un baume qui ruisselle sur le cœur, l'attendrit et le parfume. Ou bien c'est un choc impétueux qui bouleverse l'être tout entier, violent, farouche, irrésistible et fait battre les tempes sous l'afflux du sang. Ou chez d'autres, enfin, cette jouissance est une véritable souffrance qui torture et fait crier ses victimes.

Bref, ce sont tous les caractères d'une passion, et comme il en est de toutes les fortes passions, celle-ci s'accompagne toujours d'une intensité de vie et d'une dépense d'énergie, tant physique que morale :

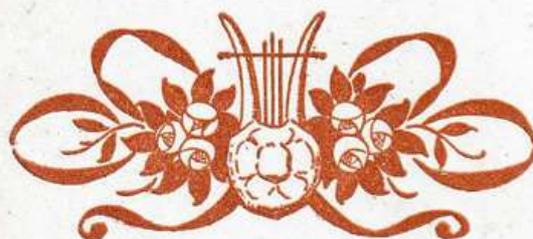
Oh ! ceux qui n'ont jamais senti la poésie
Leur entrer brusquement tout d'un choc dans le cœur,
Ceux-là n'ont pas vécu, car cette frénésie
Qui s'empare de vous et vous courbe en vainqueur,
Ce frisson qui vous prend, cette lave qui gronde,
Ces puissances clamant l'impérieux appel,
C'est ce qu'on peut rêver de plus exquis au monde,
Par quoi l'on est porté vraiment de terre au ciel !

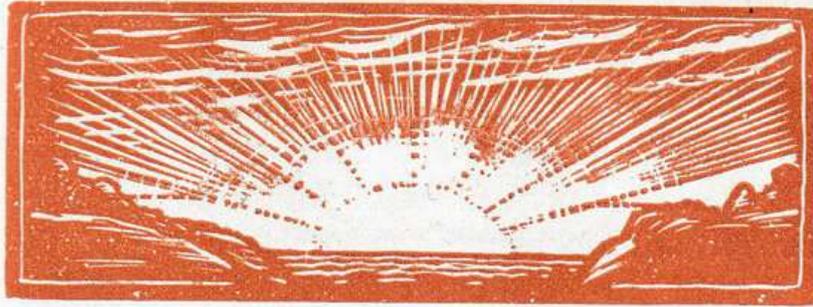
Or, je dis ceci : Tout le monde est poète, car tout le monde est capable de vibrer devant quelque manifestation du beau.

Il existe à l'infini des tempéraments de réceptivités différentes. Tel qui est insensible à la peinture, s'attendrira devant une page de Chopin, inconsciemment peut-être, mais réellement. Tel qui n'a jamais senti la puissance du rythme de Victor Hugo, ou l'harmonie de celui de Lamartine, demeurera en extase devant une Vénus de Milo. Et d'autres enfin que les arts n'ont jamais émus se sentiront pénétrés devant les grands

spectacles de la nature, d'une jouissance qu'ils ne sauront pas analyser, mais qui les bouleversera délicieusement.

Et de même que tout le monde est poète, je dis qu'il y a de la poésie en toute chose, il suffit de la savoir dégager des contingences qui l'entourent, comme on dépouille un fruit de sa gangue, et elle apparaît lumineuse et vivante!





LES sources de la poésie sont innombrables, mais les principales sont les états d'âme et les spectacles de la nature.

Les états d'âme et les sentiments, et parmi eux en tout premier lieu, l'amour.

Pourquoi l'amour a-t-il depuis l'origine du monde, fait vibrer la corde sensible dans le cœur des poètes? Parce que l'amour et la poésie ont une infinité de points communs. L'un et l'autre sont deux grandes passions, l'un et l'autre, sous des dehors doux, chantants et harmonieux, sont des bouleversements violents auxquels sans doute la raison peut toujours résister, mais au prix de quelles souffrances!

La mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure

a dit excellemment un jeune poète en un beau vers bien équilibré : pareillement, le propre du poète véritablement possédé par la poésie, est de chanter sans retenue, de se maintenir sans cesse dans cette atmosphère de musique et de rythme, et non content d'écouter les vibrations de son cœur, de mettre tout en œuvre pour les prolonger et les amplifier.

Et la poésie a sur l'amour une supériorité sans prix, c'est qu'elle est toujours légitime, que s'y adonner même passionnément n'a jamais laissé à quiconque le moindre goût d'amertume ou de regret, et que la sensation de bien-être et de bonheur qu'elle apporte est une jouissance complète et sans mélange, ignorant toute lassitude et toute satiété.

Les spectacles de la nature sont aussi la grande source de poésie, comme ils en sont la plus ancienne, celle à laquelle on ne peut se lasser de puiser indéfiniment, et qui ne perd rien de sa richesse et de son abondance malgré son retour millénaire dans le cycle des jours ou des saisons.

A qui n'est-il pas arrivé de se sentir attendri à

la vue d'un matin de printemps? Le soleil émerge à peine de l'horizon, et n'a pas encore dissipé la brume qui flotte légère et bleutée, il règne comme une indéfinissable impression de calme et de sérénité qui saisit véritablement et éveille dans l'esprit mille pensées délicieusement poétiques. LE MATIN, de Sinding, LE MATIN DE PRINTEMPS, de Grieg, et tant d'autres mélodies si connues, ne sont autre chose que l'émotion d'un tel spectacle sur des âmes toutes prêtes à vibrer, et chez qui cette poésie s'exhalait en musique.

Le paysan lui-même à qui ce spectacle est familier, en subit inconsciemment l'influence sous la forme d'une sorte de bien-être et de courage nouveau pour s'attaquer chaque jour au labeur de sa terre maternelle qui lui tend amoureusement les bras :

Oh ! par les matins clairs, quand j'arrive à mes champs,
J'embrasse du regard cette plaine que j'aime,
Je me sens maître et roi. parmi ces blés penchants
Qu'au prix de ma sueur j'ai cultivés moi-même,
Et gonflant mes poumons, je hume avidement
L'odeur, la bonne odeur de ma terre féconde !

S'agit-il d'un soir d'été? La douceur de la nature

au repos, prête à s'endormir, est infiniment pénétrante, l'air semble plus limpide, la fumée lointaine d'un feu d'herbes sèches monte droite dans l'air calme, symbole de quiétude. Victor Hugo, à cette vue a, dans LA PRIÈRE POUR TOUS, un vers admirable :

Et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

Il y a, dans ces quelques mots, une antithèse d'une puissance inouïe, la poussière du jour, c'est toute l'agitation humaine, vaine et futile, soulevée par les passions et les intrigues, dont la fraîche brise du soir purifie la nature que l'homme a souillée, et il s'en dégage une impression de calme profondément reposante. Pour ma part, la force de cette pensée m'a frappé de telle façon que je ne puis plus jamais voir le déclin d'un beau jour, sans songer à cet arbre de la route, qui

Secoue au vent du soir la poussière du jour...

Est-ce encore la nuit et le ciel étoilé? Toutes ces choses, par leur banalité, sont devenues des

lieux communs, et cependant que dit encore Victor Hugo à la vue du croissant de la lune?

Et Ruth se demandait
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles...

D'ailleurs, le soir, la nuit, le crépuscule, ont toujours amplement inspiré les poètes des façons les plus diverses. C'est La Caussade :

Nuit bienfaisante, ô nuit, mère des molles trêves,
Sur ces fronts épuisés de peine et de labeurs,
Verse avec le sommeil les brises et les rêves,
Verse l'oubli sacré des terrestres douleurs !

C'est Léon Bocquet, dans son SOIR DE MOISSON :

Et le long des chemins, vers les fermes prochaines,
L'opulence des chars qui rentrent les épis,
Laisse des pailles d'or aux branches des vieux chênes.

C'est Victor Moriamé dans sa FIN DE JOUR :

Déjà, par les sentiers où plus d'ombres s'amassent,
On voit les paysans se hâter d'un pas lourd,
Et le long des guérets pousser leurs bêtes lasses
D'avoir peiné comme eux aux sillons du labour.

La mer aussi, en son immensité, a toujours été une intarissable source de poésie à laquelle de tous temps les poètes ont puisé à plein cœur, depuis le

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis

du poète latin Lucrèce, jusqu'aux tirades enflammées de Richepin dans *LE FLIBUSTIER*.

Écoutez Alfred Droin :

J'ai vu la mer ! J'ai vu son visage changeant
Bleuir avec l'aurore, ou se teinter d'argent ;
J'ai vu sa robe verte et sa frange d'écume !
J'ai dansé sur sa houle, et dormi dans ses plis !

Écoutez encore Victor Hugo, le maître universel :

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles,
Pas un nuage au ciel, sur les mers pas de voiles,
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel...

Et c'est bien en cela que les spectacles de la nature sont inspirateurs, pour qui sait les comprendre, ils nous incitent véritablement à voir

plus loin que le monde réel et leur contemplation arrive à susciter en nous des états d'âme incomparablement exquis où la part de l'imagination le dispute à celle de la sensibilité.

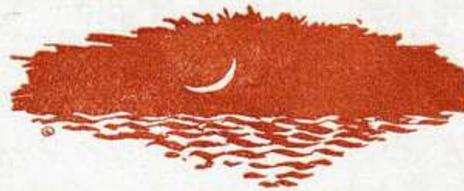
Si la nature a été de tous temps une abondante source d'inspiration poétique, il faut reconnaître que l'œil et le cœur des poètes septentrionaux ont toujours été beaucoup plus sensibles et plus impressionnables pour les enregistrer que les tempéraments des pays du soleil.

Les premiers sont habitués aux demi-teintes, aux grisailles dont ils saisissent toutes les nuances. Le brouillard qui règne en maître sur nos Flandres, en fait le plus souvent comme une sorte de camaïeu dont notre œil exercé sent toutes les finesses. Aux autres, il faut l'implacable exubérance du soleil qui fait les ombres et les contours heurtés. Leur organe habitué à ces contrastes violents s'y complait, mais n'est plus sensible à nos demi-teintes.

Iphigénie, dans la tragédie grecque d'Euripide, sur le point d'être immolée à la colère de Diane, a ce mot de regret délicieux : « Je ne verrai donc plus la *douce* lumière du jour ! » Or, si nous regardons aujourd'hui des photographies de l'Acropole ou

du Parthénon, la lumière y est aveuglante, les ombres sont tranchées. Faut-il en conclure que l'intensité du jour s'est modifiée et qu'il avait autrefois plus de douceur pour les yeux des poètes grecs de l'an 450 avant J. C.?

Non! C'est l'homme moderne qui a tout changé. Nous sommes tant environnés de photographies, de projections, de cinémas, de tout cet appareil mécanique de jouissances artistiques, que notre œil et notre façon de contempler se sont transformés et ces impressions violentes de la vue des pays du soleil, transportées brutalement dans nos cités flamandes, nous étonnent et ne pénètrent point en nous, par notre œil si bien habitué à la douceur intime du demi-jour de nos Flandres natales.





LE mot lui-même de Poésie, nous vient du grec. Il ne faut pas perdre de vue que bien que nous ne soyons point des Latins et que dans nos veines de flamands circule le sang de la vieille race Franque, nous devons néanmoins tout à la culture latine, notre langue et notre formation intellectuelle en dérivent en droite ligne, et soit dit en passant, cette greffe latine sur notre nature flamande, enrichie dans la suite par une longue influence espagnole, cette variante de la culture latine, nous a conféré une incontestable supériorité sur les populations purement latines sans apport d'aucun autre élément étranger. Mais n'oublions pas non plus que les Latins n'ont pas créé leur civilisation ni leur culture artistique, mais qu'ils l'ont reçue eux-mêmes des Grecs, qui avaient connu bien avant eux les raffinements de l'esprit.

Par conséquent, Rome, dans son influence sur nous, n'a été qu'un intermédiaire, et nous devons en général rechercher à Athènes l'origine d'une quantité d'éléments de nos jouissances supérieures. C'est pourquoi Alfred de Musset disait :

Et la Grèce *ma mère* où le miel est si doux !

Les Grecs, sous le mot si harmonieux de ποίησις désignaient une œuvre, une création, qu'elle fût rythme, statue, chant ou danse (le verbe ποιεῖν dont il dérive signifie faire, créer, fabriquer, inventer) et ceci vient à l'appui de ce que je disais en débutant, à savoir que l'appellation de poésie ne s'applique pas seulement aux vers, mais à toute réalisation artistique, de quelque ordre qu'elle soit, même parfois à la prose. Qui pourrait nier par exemple que l'admirable prose de Chateaubriand soit de la pure poésie, avec sa musique chantante et son balancement qui fascine ?

Voici donc bien posés quelques-uns des principes d'après lesquels la poésie, émanant de toute chose, flotte en l'air en quelque sorte et est recueillie, consciemment ou non, et à des degrés divers, par la foule innombrable.

Et ne semble-t-il pas qu'une des plus surprenantes créations de la science moderne, qui fait flotter dans l'atmosphère ces effluves invisibles chargés de rythme et de musique, vers lesquels se tendent les antennes, avides de les capter dans l'éther, soit une réalisation saisissante de ce que j'expose? Une fois de plus, la science a démontré physiquement et de façon sensible, ce que l'intuition de l'homme sentait depuis des siècles devoir exister, et que la sensibilité des poètes avait déjà fait entrer dans le domaine des choses réelles.





MAIS nous n'avons jusqu'ici parlé que de la poésie objective, c'est-à-dire relative aux objets extérieurs, et nous avons vu que les tempéraments, suivant leur réceptivité propre, réagissaient différemment au contact de l'art, et ceci m'amène à parler de l'autre aspect de la question, à savoir le poète au point de vue production, au point de vue extériorisation de ses sentiments.

Si tout le monde est capable de sentir la poésie venue du dehors, l'artiste seul peut vibrer à ce contact de façon telle que l'harmonie ressorte de lui-même, et qu'il rayonne à son tour. Et ici, nous entrons dans le domaine illimité des manières infiniment diverses dont l'âme de l'artiste peut chanter.

J'ai quelquefois rêvé d'une expérience curieuse

à tenter, qui consisterait à enfermer dans quelque Villa Medicis, en tête à tête avec un sujet de composition, des poètes, des sculpteurs, des musiciens, des chorégraphes, que sais-je encore, et à les laisser seul à seul en face de quelques données communes d'inspiration artistique, pour voir quelle variété d'œuvres issues d'un même point de départ, sortirait de ce cénacle, et peut-être serait-on surpris de trouver, sous une apparente diversité, une parenté réelle entre le poème et la statue, entre le tableau et la mélodie.

Car si l'artiste ayant recueilli les éléments de poésie qui circulent en l'espace, se sent ému au point de rendre lui-même un son, il est tributaire, pour communiquer au dehors cette émotion, de quelque moyen physique, et surtout de quelque don naturel. Celui-ci réagira en musique, celui-là en statuaire, et cet autre en strophes, mais le point de départ de ces manifestations n'en sera pas moins identique.

Le don, sans doute, est indispensable, étant à la base de toute production d'art. Rappelons seulement à ce sujet la déclaration de principes du vieux maître Boileau dans les premiers vers de son ART POÉTIQUE, si juste et si sensée, quoique exprimée à

travers ce fatras archaïque de la mythologie, qui nous semble aujourd'hui bien désuet :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif !

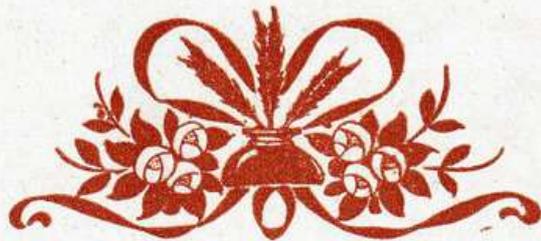
Ce don d'extérioriser en retour l'impression reçue existe évidemment à des degrés très divers, depuis la facilité de composition, qui fait que certains rythment en se jouant, d'un seul jet, et y cherchent leur plaisir, jusqu'à l'effort où d'autres élaborent dans la souffrance des strophes qui les laissent ensuite brisés et accablés.

Il en est même chez qui la vibration intérieure ne peut sortir, et que la violence de ce tumulte contenu peut tuer, si leur physique n'est pas capable de résister au choc moral. Le bon sens populaire dit que chez de telles victimes « la lame a usé le fourreau ».

Voici ce que Paul de Musset a écrit quelque part dans l'admirable Biographie de son frère Alfred de Musset, où il a scruté avec une piété et une tendresse toutes fraternelles, le fond de l'âme du

poète : « Il ne faut pas sourire des souffrances du poète. Lui seul sait donner à ses plaintes la forme qui les fait écouter; mais combien d'autres souffrent du même mal que lui, sans pouvoir l'exprimer!

« ...Combien sont malheureux par cette seule raison que la nature les a doués de plus d'intelligence que le vulgaire! Ceux-là envieront au poète ses tourments et sa gloire. »





IL faut bien reconnaître ici que suivant le mot de l'Écriture, l'Esprit souffle réellement où il veut : *Spiritus ubi vult spirat* (St Jean III-8). Ni les lois habituelles de l'hérédité, ni le milieu ou l'éducation qui ont une si grande influence sur les qualités, les tendances et les défauts du physique et du moral, n'ont d'action apparente sur la prédisposition à la poésie. N'a-t-on pas vu de tous temps naître des poètes dans toutes les classes de la société, depuis le Prince Charles d'Orléans Comte d'Angoulême, jusqu'à Reboul, le poète boulanger, et depuis Villon, le poète meurt-de-faim, ce prince des gueux, jusqu'au Comte Alfred de Vigny, ce prince des lettres.

Suivant l'instrument qui leur sert à traduire leurs sentiments, il est à remarquer que les artistes

obéissent généralement à des influences assez régulières, et qu'une même idée poétique sera exprimée beaucoup plus gaiement par un poète ou par un peintre, que par un musicien. Certains arts prédisposent à la joie. Les poètes sont de grands enfants heureux de vivre, insoucians et joyeux. Contrairement, les musiciens sont plus inclinés vers la mélancolie. Est-ce la musique qui les y pousse, ou bien sont-ce au contraire les tempéraments sombres et renfermés qui se sentent attirés vers la musique? Je ne sais! Beethoven, Chopin, Schumann et tant d'autres étaient des neurasthéniques chez qui les nerfs surexcités et tendus à l'extrême ont vibré en des pages d'harmonies immortelles.

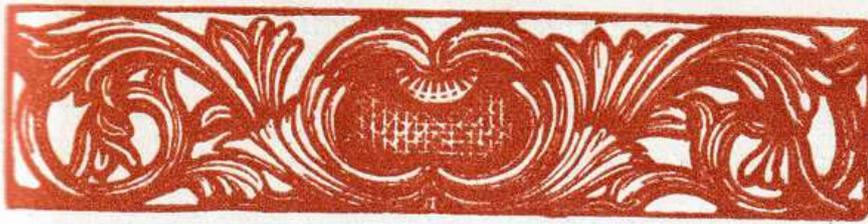
Les vibrations même les plus pessimistes d'un Alfred de Vigny, d'un Leconte de Lisle, d'un Baudelaire, les élégies d'un Chénier ou d'un Samain n'ont rien de comparable à la tristesse poignante des NOCTURNES angoissés, et aux sonorités douloureusement malades de leurs accords en mineur.

Et cependant, tant il est vrai qu'on ne peut établir de règles en cette matière, on ne peut s'empêcher de remarquer que les aveugles, généralement portés à la musique, sont plus communément d'un tempérament gai, bien que l'on pût au contraire

supposer que la privation du contact avec le monde sensible extérieur, les dût porter à la mélancolie; et par contre, les sourds privés de la perception de la musique sont taciturnes et renfermés dans leur isolement.

Il n'est d'ailleurs rien de si beau que de voir l'union de deux arts mettant en commun leurs moyens matériels, et si les réalisations dans les deux ordres sont également belles, on approche de la perfection. Ainsi en est-il du chant, où la poésie et la musique sont réunies en un tout. Pourquoi les plus belles strophes de Victor Hugo ou de Lamartine ont-elles tenté tant de musiciens? Pourquoi les chœurs d'Esther ont-ils séduit Gounod?

Saint-Saëns disait en quelqu'un de ses ouvrages : « Puissent les poètes apprendre la musique et les musiciens étudier la poésie, ils ont tout à y gagner ». C'est bien vrai : peut-être alors ne verrait-on plus de beaux opéras composés entièrement sur des vers de mirlitons, ou bien les strophes les plus admirables de notre patrimoine littéraire, massacrées sur des airs de musique de chevaux-de-bois!



VOYONS maintenant quel est le mécanisme de cette réaction produite par le tempérament de l'artiste.

S'il est vrai que les anciens considéraient le poète comme une manière d'être surnaturel et lui prêtaient le don de divination en désignant indifféremment sous le nom de *Vates* un Prophète ou un Poète, il n'est pas moins vrai que le poète est bâti comme le commun des mortels, il possède seulement une faculté supplémentaire dont l'activité s'exerce le plus naturellement du monde : Une belle pensée, un beau spectacle le frappe, quelquefois à son insu, mais son œil et son cœur sont tels qu'il les a saisis et les a enregistrés. Je ne puis mieux comparer ce phénomène qu'à l'impression de la lumière sur la plaque sensible d'un appareil de photographie : le déclic de l'objectif est instantané, mais l'image est prise. Et ici, la comparai-

son se prolonge très juste, car cette image une fois saisie, n'est pas visible. La plaque sensible la garde mystérieusement dans l'obscurité, aussi longtemps qu'il est nécessaire, et elle n'apparaîtra ensuite qu'au jour et à l'heure voulus, quand les réactifs l'auront forcée en son repaire.

De même la vision d'art qui a frappé l'esprit du poète. Elle y séjournera ignorée et cachée, mais néanmoins irrémédiablement gravée, aussi longtemps que rien ne la lui révélera à lui-même.

Mais que vienne un jour, après cette longue incubation, sous l'influence de quelque songerie sentimentale, ou de quelque nouveau choc artistique, tel, par exemple, que de la musique, que vienne ce mouvement intérieur fécond et délicieux, qu'on nomme communément l'inspiration, alors l'image première apparaîtra d'elle-même, et spontanément les mots jailliront, les rimes viendront chanter, et les strophes tomberont dans le balancement rythmé des idées.

Et il importe que l'on sache bien que ceci est la plus exquise de toutes les joies de l'esprit qu'un homme puisse ressentir et que cette éclosion à laquelle le poète lui-même assiste sans presque y collaborer, est par excellence la plus pure et la plus

douce de toutes les jouissances intellectuelles. A peine un léger effort est quelquefois nécessaire pour contraindre la pensée vagabonde à se plier dans le cadre rigide du vers, et l'on peut dire que ce travail, par l'exercice salutaire qu'il impose aux facultés supérieures de l'âme, est essentiellement fortifiant, reposant et moral.

Dans le calme qui naît de l'effort créateur,
Je ne sais rien d'égal au plaisir de relire
Seul à seul, à l'écart de tout juge flatteur,
La page fraîche encore et que l'on vient d'écrire.
Oh ! la douceur du rythme éclos spontanément !
La musique des mots est une chose exquise,
Et qui n'a pas subi son ensorcellement
Ne saurait deviner comment elle vous grise...





IL est évident qu'ici intervient le don, la facilité, ce que Boileau appelait l' « influence secrète ». René Bazin disait : « La plupart des hommes n'ont pas d'âme pour deux, ils n'en ont que ce qui suffit. Ceux qui ont plus d'âme qu'il ne faut pour eux seuls, ce sont les poètes, les philosophes, les joueurs d'instruments et les compositeurs. »

Et il faut convenir aussi qu'à la faveur de la très grande et très intime jouissance que ressent le poète à cette éclosion de sa pensée, cette satisfaction est d'un ordre un peu égoïste, plus que pour les autres arts, car le poète jouit d'abord de son œuvre, et s'en émeut quelquefois lui-même, beaucoup plus que ne s'en émouvront jamais aucun lecteur ou auditeur. Un beau tableau, une belle statue une belle mélodie frapperont nécessairement l'œil ou l'oreille de la foule qui ne s'y arrête même pas, tandis que le poème ne s'impose en aucune façon, il faut aller le chercher, et seuls les esprits cultivés

et avides de ces raffinements, s'en donneront la peine.

Les gens du peuple, même sans aucune culture artistique, fredonnent des airs d'opéras, ils connaissent pour les avoir rencontrés maintes fois à des vitrines, dans des églises, à des expositions, où saisis encore, LA VIERGE A LA CHAISE, de Raphaël, LA DESCENTE DE CROIX, de Rubens, LA JOCONDE, LA VÉNUS DE MILO, LA DIANE CHASSERESSE et tant d'autres. Ils ne les apprécient en aucune façon, ignorant leur valeur, mais les silhouettes leur en sont familières, ils ont absorbé dans leur mémoire malgré eux, un peu de beauté. Par contre, quel est l'homme du peuple qui ait jamais entendu parler du CID, de BOOZ ENDORMI, de JOCELYN, de ROLLA ou de LA NUIT DE MAI? Et le poète se console de savoir si limité le cercle où il peut prétendre atteindre, en s'attardant lui-même sur sa propre émotion.

Si le fait de vibrer de la sorte est un don et ne demande aucun effort, l'action véritable du poète commence dans le développement de cette faculté. Car ce don, comme toutes les qualités de l'esprit, est éminemment perfectible. Comme le joueur de polo, de rugby ou de tennis, comme le patineur ou le coureur entraînent et développent par un exer-

cice répété, la puissance et la souplesse de leurs muscles, ainsi le poète, s'il veut arriver à mieux, doit imposer à son esprit le travail persistant de sa propre amélioration. Et comme cet effort est moral, son rayonnement tend également au perfectionnement de la société.

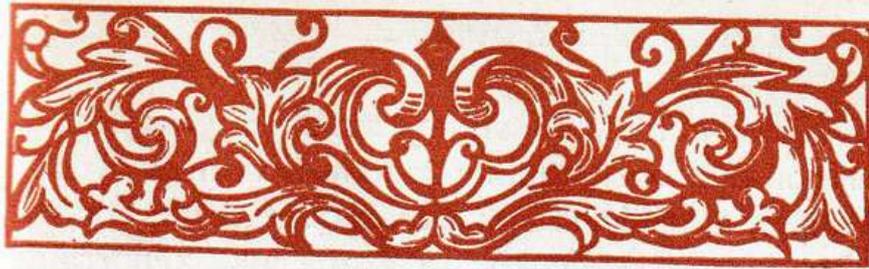
Que voilà bien des considérations de philosophie profonde! Et en vérité elles m'amènent à reconnaître malgré tout que la poésie relève doublement de la philosophie, car étant d'une part une forme de la sensibilité, elle est du domaine de la psychologie qui scrute les facultés de l'âme et étant d'autre part un moyen de perfectionnement tant subjectif qu'objectif, elle a sa place également dans l'étude de la morale.

Voici ce qu'écrivait le Père Félix dans une page admirable sur la Vocation de l'Artiste :

« Le ministère de l'art, sa grande fonction sociale, est de perfectionner la vie humaine en la rapprochant de son idéal qui est Dieu même. Elever les hommes en les attirant vers les hauteurs, imprimer à l'humanité, par un mouvement de bas en haut une direction ascensionnelle et une marche progressive : voilà votre vocation sublime, artistes qui m'écoutez, votre fonction vraiment royale!

« L'artiste est né pour s'élever comme l'oiseau pour voler, comme l'onde pour couler, comme l'intelligence pour penser. Cette fonction est tellement inhérente à la nature de l'art, que l'artiste ne peut l'abdiquer non seulement sans forfaire à la vocation qu'il déserte, mais encore sans forfaire à l'art lui-même qu'il deshonore... »

Alfred de Musset disait de même de la joie inexprimable de la composition poétique, et de l'espèce de fatalité qui y pousse inexorablement celui qui s'y sent prédisposé : « L'exercice de nos facultés, voilà le plaisir; leur exaltation, voilà le bonheur. C'est ainsi que depuis la brute jusqu'à l'homme de génie, toute cette vaste création se meut sous le soleil dans l'accomplissement de sa tâche éternelle. C'est ainsi qu'à la fin d'un repas les uns, échauffés par le vin, saisissent des cartes et se jettent sur des monceaux d'or, le front sous une lampe; les autres demandent leurs chevaux et s'élancent dans la forêt; le poète se lève, les yeux ardents, et tire son verrou derrière lui. Qui peut dire lequel est le plus heureux? Mais celui qui reste immobile à sa place sans prendre part au mouvement qu'il entoure, est le dernier des hommes ou le plus malheureux. »



COMMENT, peut-on se demander, comment s'éveillent les facultés émotives des poètes, sous quelle influence se manifeste ce don, puisqu'il est inné dans son principe?

Ici encore c'est la variété la plus grande, suivant le tempérament, le milieu, l'éducation, ou les influences héréditaires. Quelquefois, un enfant révèle son aptitude artistique en même temps que son intelligence: s'il est vrai que Mozart à l'âge de huit ans touchait de l'orgue à la chapelle de Versailles en présence du roi Louis XVI, Ovide, à l'âge de dix ans était châtié par son père qui voulait à tout prix lui interdire de se livrer à la poésie et celle-ci était si facile et si attirante pour l'enfant, que, suivant sa propre expression, tout ce qu'il tentait de dire s'exprimait en vers :

Et quidquid dicere tentabam, versus erat!

Chez d'autres, la faculté reste de longues années en sommeil, et n'apparaît que tardivement avec la pleine maturité de l'esprit, mais chez les uns comme chez les autres, cet éveil est une joie inénarrable qui parfume et ensoleille la vie tout entière.

Il convient d'observer que les facultés artistiques sont susceptibles de s'éveiller à des âges différents, suivant l'art auquel on se sent prédisposé. Xavier de Maistre remarque dans son VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE : « On voit des enfants toucher au clavecin en grands maîtres; on n'a jamais vu un bon peintre à douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants. »

Et l'on ne peut s'empêcher de songer que ce qu'il dit de la peinture s'applique admirablement à la poésie. « On ne saurait peindre, dit-il plus loin, la chose la plus simple, sans que l'âme y emploie toutes ses facultés. » Que la peinture soit de couleurs ou de mots, l'affirmation est également vraie.

Le plus souvent, le choc provoquant l'étincelle

d'où jaillit la conscience du sens poétique, est reçu par le contact d'un autre poète : il arrive qu'un jour on se sent brusquement pénétré d'un trouble inexplicable en lisant ou en entendant quelque poème. Après le premier étonnement on éprouve violemment le désir d'y revenir et de sentir à nouveau ce bien-être étrange qui vous bouleverse, et sans se rendre compte exactement de ce qui s'est passé en soi, on s'abandonne avec volupté à cette impression désormais ineffaçable : le sort en est jeté, la fibre poétique a vibré, il n'est plus besoin que de l'entretenir.

Qu'il est touchant de songer que les poètes se transmettent ainsi de l'un à l'autre à travers le temps et l'espace, le flambeau qui allume en eux le feu sacré, assurant de la sorte la pérennité de ce sacerdoce parmi les humains, symbole de l'éternelle suprématie de l'art immuable au-dessus des passions et des bouleversements de la société.

Et dès que cette faculté nouvelle est éveillée, tout sera pour l'être privilégié qui en a pris conscience, une occasion de la faire résonner : depuis les joies réelles ou imaginaires jusqu'aux choses en apparence les plus banales et dénuées de poésie, et même et surtout la douleur.

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots

dit la Muse de la NUIT DE MAI; et Victor Hugo, de son côté, dix années plus tard, brisé de douleur dans ses plus chères affections,

Oh ! je fus comme fou, dans le premier moment,

s'écriait dans son admirable prière de résignation
A VILLEQUIER.

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément !

Pour ma part, je dois à la vérité de dire que c'est à Virgile que je suis redevable, vers ma quinzième année, de l'éveil du sens poétique, et je le proclame avec autant de reconnaissance que d'émotion en songeant combien il est merveilleux de constater qu'à dix-neuf siècles de distance, la majesté de son rythme, la puissance de sa pensée et la richesse de son verbe ont provoqué chez un adolescent une vibration synchronique qui a mis en mouvement toutes les facultés émotives de son être.

C'est véritablement le feu qui couvait sous la cendre et s'est communiqué sans effort à une âme qui ne demandait qu'à s'enflammer.

Cette poésie de Virgile, particulièrement dans ses GÉORGIQUES, m'a toujours paru délicieuse : ses descriptions si expressives, ses mots si vivants, m'étaient parfois durant les longues heures de classe, sujets d'interminables rêveries durant lesquelles je me pénétrais, je me nourrissais de cette moëlle substantielle. C'était le

Galeas pulsabit inanes;

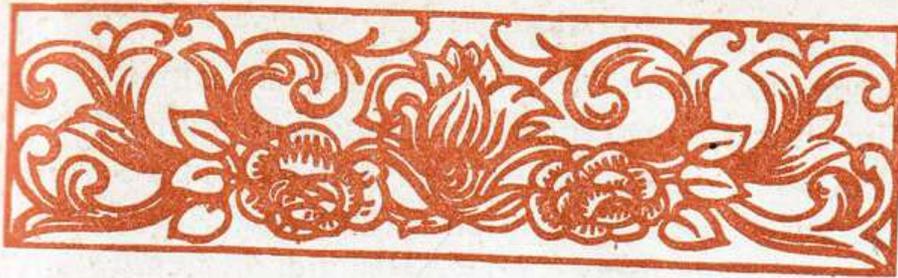
ou bien :

Jam tempus equum fumantia solvere colla;

ou encore :

Et cadunt umbrae de montibus altis...
Et les ombres déjà s'allongent sur la plaine...





LA Poésie, nous l'avons vu, étant en quelque sorte une exubérance de la vie intérieure, une suractivité de l'esprit, il est raisonnable de songer que l'intensité de cette faculté est fonction de celle de la vie elle-même, et que le poète doit être en pleine possession de ses moyens créateurs, lorsqu'il se sent dans la plénitude de ses forces physiques.

Et effectivement, quelle que soit la précocité d'un talent, sa maturité suit celle du développement de l'individu et après la période d'épanouissement, une sorte de décrépitude du sens poétique, accompagne généralement celle des forces corporelles : les poètes qui ont fourni une longue carrière, tels que Corneille ou Victor Hugo, l'ont montré de façon sensible.

« Pour les inventions esthétiques du littérateur

et de l'artiste, dit Paul Adam, c'est à la période des passions, durant laquelle les idées imaginaires et illusoires mènent notre vie, que l'on conçoit les plans de l'œuvre future, que l'on établit les programmes de sa production. Les méthodes de la nature sont identiques pour fabriquer le génie d'un savant, celui d'un poète, celui d'un peintre et celui d'un amant. »

S'il est vrai que la stricte observance de la loi morale réserve au profit de l'économie de l'individu le trop-plein des énergies vitales, il est incontestable que pour le poète, comme pour l'athlète, une telle discipline favorise le juste équilibre entre toutes les puissances de l'être, et l'on peut, dès lors se demander avec raison et avec tristesse, de combien de chefs-d'œuvre nous ont privés des poètes comme Alfred de Musset et bien d'autres, dont les mœurs dissolues ont dispersé tant de possibilités au gré de fantaisies coupables et d'abus sans excuses!

Et puisque le physique semble influencer sur le pouvoir créateur du poète, il n'est pas interdit de rechercher en cela l'origine de ce qui différencie totalement les poésies des hommes, de celles des femmes. Je n'en tire point de conclusion, je me

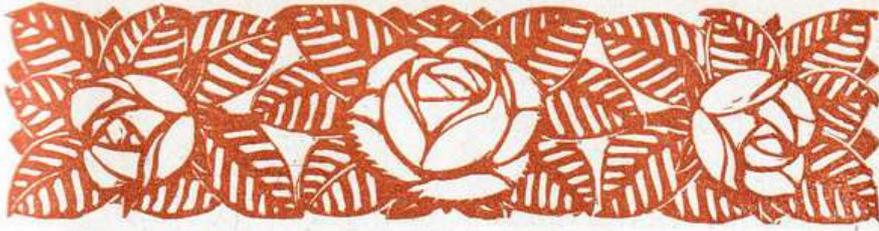
contente de constater, et nul ne peut nier que les vers du plus doux, du plus harmonieux et du plus sensible de nos poètes, Lamartine, dont la sensibilité a quelque chose de presque féminin, que ses vers, dis-je, sont cependant si différents de ceux d'une Marceline Desbordes-Valmore, d'une Caroline Angebert, d'une Elisa Mercœur, d'une Amable Tastu, ou d'une comtesse de Noailles.

Et il semble véritablement que cette suite d'observations conduise au paradoxe, puisque la poésie est de tous les arts celui qui a le moins besoin de l'intervention du physique pour l'extériorisation matérielle de l'émotion intérieure : la plume ou la voix, des mots et des sons suffisent à fixer au dehors la sensibilité secrète du cœur, et malgré cela c'est en poésie que la différenciation des productions d'hommes ou de femmes est la plus évidente; la peinture, la statuaire ou la musique, tributaires des couleurs, de la glaise ou du clavier, n'accusent point de telles oppositions et nombreuses sont les toiles ou les statues sorties des mains d'artistes femmes, dont nulle mièvrerie dans la ligne ou dans la touche ne décèle l'origine féminine.

Certain Concile n'a-t-il pas délibéré jadis à l'effet de savoir si les femmes avaient une âme? La

question, évidemment ne se pose pas, mais peut-être, avec raison, peut-on se demander en voyant les différences de rayonnement des centres émotifs, si les facultés de l'âme des femmes sont identiques sous tous rapports à celles des hommes, sans qu'il entre en ma question aucune idée de supériorité des unes ou des autres.





PUISQUE la poésie est un don intérieur, une sorte de faculté supplémentaire ayant existé chez certains, dès la plus haute antiquité, il est intéressant de rechercher et d'examiner succinctement comment au long des siècles ce tumulte secret s'est manifesté à l'extérieur, comment le génie propre à différents langages a traduit cette émotion à travers ses mots.

Les plus anciennes poésies connues sont celles des Livres Saints, en langue hébraïque. Elles ne nous sont familières aujourd'hui que dans leur traduction latine, dénommée LA VULGATE, et dans la traduction de cette dernière en français. Il est évident que si le sens est demeuré, la poésie a perdu à cette double transposition. L'expression poétique est en effet une chose essentiellement originale, qui ne peut sans un affaiblissement déplorable, passer

d'une langue dans une autre, et quiconque n'est pas capable de lire une poésie dans la langue de l'auteur, ne peut s'en faire une idée parfaite; et pour peu que le traducteur ait poussé l'aberration jusqu'à élaborer sa traduction en vers, la déformation est complète et devient un travestissement.

La forme poétique en hébreu consistait en une suite de distiques opposant toujours l'un à l'autre ou les deux termes égaux d'une proposition, ou le plus souvent les données d'une antithèse. Certaines poésies japonaises ont également cette forme spéciale.

Il faut lire les Lamentations de JÉRÉMIE ou les Prophéties d'EZÉCHIEL ou de BARUCH pour sentir ce qu'a de puissant cette poésie robuste et même brutale, mais impressionnante par sa force même.

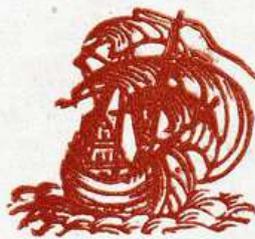
Le type le plus connu de la poésie sacrée, est celui des Psaumes écrits par le roi David vers l'an 1050 avant Jésus-Christ, et auxquels l'Eglise a adapté dans la suite une musique spéciale qui fait apparaître assez nettement les deux parties équilibrées de la pensée ou de l'image :

Nisi Dominus ædificaverit domum, * In vanum laboraverunt qui ædificant eam. (Ps. 126.)

Laudate pueri Dominum,* Laudate nomen Domini (Ps. 112)

Aures habent et non audient, * Nares habent et non odora-
[bunt (Ps. 113)

Et ainsi, ce balancement, par sa répétition mono-
tone donne, bien qu'en traduction, une idée suffi-
sante du rythme de cette poésie hébraïque résidant
beaucoup plus dans la pensée que dans une forme
prosodique.





DANS l'ordre chronologique, vient ensuite la poésie grecque. Comme pensée lyrique ou dramatique, elle a atteint la perfection dès les v^e et iv^e siècles avant Jésus-Christ, avec Eschyle, Pindare, Euripide et Sophocle.

Le mode prosodique est basé, en grec, sur des combinaisons de syllabes longues et brèves qui faisaient de la poésie parlée une véritable musique, et il suffit d'entendre quelques vers d'Homère par exemple, pour sentir l'intensité de cette poésie à la fois naïve et pénétrante.

La poésie latine connut son apogée au premier siècle avant J.-C.; elle est basée sur les mêmes principes. Elle fut d'ailleurs recueillie des Grecs par les Romains, comme aussi toute leur culture artistique et leur civilisation. L'influence de Virgile y fut prépondérante durant la belle période

du siècle d'Auguste. C'est lui qui porta le vers latin classique à sa perfection, le bel hexamètre si bien rythmé, avec la chute si harmonieuse des deux derniers pieds :

Et curvae rigidum falces conflantur in ensem;

ou bien :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris;

et ailleurs :

Recumbit,

Purpureus veluti quum flos succisus aratro,
Languescit moriens!

Cet enchevêtrement de syllabes longues et brèves, que les Romains prononçaient telles, avec les inflexions de voix nécessaires, donnait au vers latin une variété dans sa régularité et un balancement musical essentiellement harmonieux; et l'on s'explique aisément dès lors, que les divisions des poèmes s'appellent aujourd'hui encore des *Chants* : il n'en faut pas chercher l'origine ailleurs que dans

cette musique produite par le vers, qui tenait autant du chant que de la parole.

Comme on se représente avec un léger effort d'imagination, Virgile lisant son Eneide à la cour de l'Empereur Auguste, et s'attendrissant lui-même, lui si sensible, au charme de sa poésie, au point d'arracher des pleurs à Octavie au fameux passage de la mort de son fils :

Tu Marcellus eris!

Les Romains qui avaient tendu vers la perfection dans les beaux-arts, à un tel point que leurs statues et leurs temples forcent encore aujourd'hui notre admiration, s'étaient affiné le goût à l'extrême, et possédaient des monuments littéraires et des trésors de poésie, d'une richesse incomparable.





Si nous passons maintenant à la poésie française, il est intéressant de rechercher d'où viennent ses formes actuelles et quelles influences l'ont façonnée dans le cadre fixe qu'elle possède aujourd'hui.

On attribue communément à Ronsard le type de versification qui a subsisté et à Malherbe la cadence parfaite du vers alexandrin appelé classique. Enfin, disait Boileau,

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans ses vers une juste cadence.

Cette appréciation prise au pied de la lettre serait une injustice flagrante à l'égard de tous ceux qui ont précédé Malherbe, mais il faut entendre par là qu'il a été le premier à faire sonner nettement ses

vers sur leurs douze pieds bien équilibrés, et bien tranchés à l'hémistiche :

Mais elle était du monde | où les meilleures choses |
Ont le pire destin, |
Et rose, elle vécut | ce que vivent les roses, |
L'espace d'un matin !

C'est ce mode ainsi fixé dès l'orée du grand siècle, qui fut porté par Racine et Corneille, jusqu'à la perfection.

Ce qui caractérise surtout notre poésie, c'est la rime, et la rime était indispensable pour donner au vers français un tour musical. Parmi toutes les langues mortes ou modernes, le français seul ne possède pas d'accent tonique, ou tout au moins, cet accent n'est pas prononcé, à tel point que nul n'en soupçonne plus aujourd'hui l'existence et ne saurait le remettre à sa place dans la prononciation des mots. Il importait donc que le vers trouvât ailleurs que dans les combinaisons d'accents et de syllabes longues ou brèves, quelque chose qui le fît chanter, et indépendamment du nombre de pieds, en marquât la mesure en frappant l'oreille presque à son insu.

Et de fait, il semble que la rime, ou tout au moins l'assonance ait été dès le début un élément essentiel du vers français.

Et puisque notre langue a eu de tels contacts en son origine, avec le latin, il n'est pas impossible de supposer qu'elle ait trouvé dans le latin même, le principe de la rime.

En effet, dans le latin de la décadence, certaines chansons populaires avaient des rimes. Ceci n'est point pour étonner, car le peuple n'ayant pas le génie de la langue ni le sens du rythme du vers latin tel que le possédaient les poètes et les lettrés de la belle époque, avait composé ses cantilènes avec le principe du moindre effort, et remarqué que l'assonance créait une sorte de mesure par elle-même, à défaut de la métrique. Or, la rime dans une langue à déclinaisons est une faiblesse, car elle est trop facile, tous les mots pouvant se retrouver avec la même terminaison au même cas.

Un certain nombre d'hymnes religieux encore en usage dans les cérémonies actuelles, ont été ainsi composés dans les premiers siècles de l'Eglise : il faut se rappeler que les Apôtres et les premiers chrétiens étaient des simples, des pêcheurs, des gens du peuple, par conséquent leur

langage était celui du populaire. Dès lors, il n'est pas étonnant que cette langue latine fixée de la sorte dans les rites de l'Eglise au moment où la vraie langue latine raffinée et polie disparaissait pour devenir une langue morte, il n'est pas étonnant que le latin de l'Eglise contienne de ces chants populaires avec rimes et la plupart nous sont devenus familiers, au point que nous ne remarquons plus cette particularité, tant elle est en dehors de l'esprit de la langue latine :

Voici le chant si connu de Pâques

O Filii et Filiaë
Rex Cœlestis, rex gloriaë
Morte surrexit hodie

Sed Joannes apostolus
Cucurrit Petro citius
Ad sepulcrum venit prius.

Voici encore le DIES IRÆ

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur.

Ce sont de véritables vers français de huit syllabes, écrits avec des mots latins. On les appelle d'ailleurs dans le langage liturgique, des *Proses*, ce qui montre bien que dès l'origine, cette forme se différenciait de la poésie latine, avec laquelle son rythme n'avait rien de commun.

On retrouve dans ces hymnes des premiers siècles de l'Eglise, les variétés de dispositions de rimes consacrées dans notre versification : elles sont *plates* ou *suivies*, comme dans les strophes qui précèdent. Elles sont *croisées*, comme ceci :

Ave verum Corpus natum
De Maria Virginee
Vere passum immolatum
In cruce pro hominee.

Ou encore, elles sont ce que l'on appelle *embrasées*, comme ceci :

O cor amoris victimaa
Cœli perenne gaudium
Mortalium solatium,
Mortalium spes ultimaa.

J'ai eu la curiosité de rechercher, parmi les rythmes divers des poètes lyriques latins de la belle époque, si quelque chose d'analogue existait, qui eût pu donner une indication sur l'origine de ce genre de cantilènes de la langue en décadence, et quelle n'a pas été ma surprise de trouver chez Horace (écrits vers l'an 25 avant J.-C.) qui avait lui-même adopté les rythmes grecs d'Archiloque et de Sapho, de sept siècles plus anciens que lui, quelle n'a pas été ma surprise, dis-je, de trouver non des vers avec rimes, puisque ceci caractérise la langue de la décadence, mais des vers qui tout en étant en parfait accord avec la prosodie latine, avaient douze pieds admirablement scandés et césurés, comme les plus beaux alexandrins français.

Ceci, évidemment, n'a pas dû être cherché par le poète, et est sans doute une simple coïncidence, mais elle vaut, en son étrangeté, d'être remarquée. L'exemple le plus typique, est la première ode du Livre Premier intitulée A MÉCÈNE :

Mecœnas, atavis edite regibus...
Est qui nec veteris pocula Massici
Nec partem solidō demere de die...

Et plus loin

Quod si me lyricis vatibus inferes
Sublimi feriam sidra vertice!

On sent dans ces mots le rythme connu :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel..
Est-ce toi, chère Elise, ô jour trois fois heureux?
Que béni | soit le ciel | qui te rend | à mes vœux.
Sublimi | feriam | sidera | vertice.

Il semble par conséquent que le vers français tel qu'il est fixé maintenant, loin d'être sorti de la fantaisie, du caprice, ou même du raisonnement de nos écrivains, ait au contraire dans sa forme de très lointaines origines contemporaines de la formation pré-natale de notre langue dont le génie était contenu en substance dans la langue latine, née elle-même de la langue grecque.





DEPUIS qu'il y a des hommes et qui pensent » aurait dit Labruyère, il s'est toujours trouvé des esprits subversifs désireux de renverser l'ordre des choses établi, de ces esprits turbulents et brouillons que leur insuffisance même conduit à l'anarchie, et ceci dans tous les ordres d'idées. De même qu'en politique où les innombrables révolutions qui se sont succédées dans tous les pays du monde, ont été la mise en pratique violente du principe fait d'orgueil et d'égoïsme, de l' « ôte-toi de là que je m'y mette », ainsi dans le domaine artistique, on doit constater que les arts ont toujours eu à subir l'assaut de tentatives barbaresques de bandes de philistins novateurs armés de leur impuissance et de leur médiocrité. Il est plus facile de détruire que de bâtir, surtout

quand le monument qu'on veut remplacer est le fruit de siècles et de générations successives.

En sculpture, n'a-t-on pas vu de ces génies méconnus qui pour avoir grossièrement ébauché au pouce quelque embryon de forme ou de figure émergeant d'une glaise torturée, sorte d'énigme en relief dont ils gardent jalousement le secret, croient fermement avoir surpassé l'HERCULE FARNÈSE, ou l'APOLLON DU BELVÉDÈRE?

En peinture, le mal est plus grand encore, car du pointillisme au cubisme, la chute conduit droit au gâtisme, cependant que dans l'esprit des esthètes, Rubens, Le Poussin, Géricault, David ou Delacroix étaient des incapables qui avaient poussé l'erreur jusqu'à vouloir dessiner avant de peindre.

En musique, la dissonnance est érigée en principe, Wagner triomphe avec sa musique qui agit sur les nerfs et non sur le cœur. Pour l'instant le jazz est roi .

Quant à la danse, la valse, la belle valse tournoyante et rythmée qui était à elle seule tout un art, est supplantée par des shimmys sauvages qu'on a sortis des bouges interlopes et des bars cosmopolites des ports, pour l'apporter sous la vive

lumière de nos salons où la société comme il faut s'en repaît avidement.

De même en poésie, toute une école a voulu s'affranchir des règles admises en s'évadant du cadre rigide de la métrique où tant de génies, depuis Corneille, jusqu'à Victor Hugo, avaient plié sans effort apparent, les fantaisies les plus désordonnées de leur imagination, ou les émotions les plus attendries de leur cœur.

On a voulu ne voir plus que des mots en eux-mêmes sans soucis de leur liaison dans la phrase, ou de leur cohésion dans la pensée. Et comme, au dire de Boileau.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire,

ces fauteurs d'anarchie n'ont pas eu de peine à faire école, et le snobisme aidant, on a fait de l'aberration la seule règle de cette méthode nouvelle.

En rejetant les principes que des générations entières avaient acceptés, on a dépouillé la poésie de tout ce qui la distinguait de la prose : plus de mesure, plus de rythme, plus de rime, et chose

plus grave, souvent plus de suite dans les idées, parfois même plus de pensée, c'est la négation de toute discipline et de toute logique, c'est du cubisme en littérature. Qu'on y prenne garde, la poésie est chose sacrée, la bafouer de la sorte est un véritable sacrilège, et le premier châtement de ces impies est de ne plus même saisir le ridicule des mots qu'ils accouplent de la sorte au gré de leur folie :

Viens agiter dans l'ombre solennelle
le fond trouble de nos pensées.
Oh! la langueur des ritournelles
au bord des âmes oppressées!
Comme un œstre égaré dans l'espace limpide,
éperdu, j'ai flotté,
et désespérément tendant mes deux mains vides
vers le printemps et vers l'été,
j'ai frémi
tandis qu'un pleur brûlant roulait sous ma paupière.
Folie,
magie,
bruit de la mer en furie!...
Puis le calme du soir quand fument les chaumières,
et que rentre, joignant les mains sur les amphores,
dans le déclin de la lumière,
l'essaim joyeux des cistophores.

C'est si facile de mettre ainsi des mots à la suite les uns des autres, avec le seul souci qu'il y en ait quelques-uns d'extraordinaires que le public ne puisse comprendre sans l'aide d'un dictionnaire et c'est si facile également, de donner à cet assemblage l'apparence d'un sens, avec un peu de tremblement dans la voix!





LA déformation et l'affaiblissement du sens artistique dans la société actuelle, sont-ils un mal, ou sont-ils indifférents?

Sans doute, Platon proscrivait les beaux-arts et la poésie, de sa république idéale, et plus près de nous, en 1793, le Comité de Salut Public déclarait à Lavoisier en l'envoyant à l'échafaud, que la République n'avait pas besoin de savants. Toutes les opinions à coup sûr sont défendables, mais il faut reconnaître que la poésie n'a pas, en général, été en butte à semblable ostracisme, et l'on ne saurait nier raisonnablement, que son utilité est double, comme son principe, qui est à la fois objectif et subjectif.

A l'extérieur, elle est une source de jouissances élevées pour tous les esprits cultivés qui la sen-

tent et la goûtent; elle contribue à l'éducation et au perfectionnement de l'esprit des foules, et insensiblement, presque à leur insu, les mène sur les cimes où l'air est pur, où la vie est calme, où les passions sont absentes.

Et pour l'intérieur, pour le poète lui-même, elle est une faculté d'ordre supérieur, une source de joies et de satisfactions inexprimables, car le poète a joui d'abord, le premier, au centuple et pour lui seul, de toutes les émotions qu'il procure aux autres.

Le poète André Foulon de Vaultx a écrit : « Si la poésie à toutes les époques a eu son utilité, elle ne l'a peut-être jamais eue comme à la nôtre. On répète couramment que les jeunes générations sont positives, que les temps ne sont plus au rêve, que la bataille sociale n'a jamais été plus âpre, les conditions de la vie plus dures. C'est une raison de plus pour maintenir la poésie, pour encourager les poètes. Que serait un monde où les intérêts matériels absorberaient uniquement les hommes et les femmes? Gardons le culte de la vie morale que plus qu'aucun autre, le poète contribue à ranimer. Ne laissons pas l'atmosphère surchauffée du siècle étioier en nous les sentiments délicats. Les

œuvres poétiques sont indispensables à la vie de l'esprit, pareilles à ces sommets où, sans doute, on ne pourrait pas stationner toujours, mais où on est heureux de faire des cures d'air, et d'aller régénérer ses poumons. »

Et d'ailleurs, le poète est un rêveur, et par là-même c'est un heureux : « Les rêves que l'on fait, a dit quelque part Chateaubriand, valent mieux et trompent moins que la réalité. » Par conséquent, le poète en songeant à sa chimère s'évade du monde réel, et c'est cette faculté de dédoublement à lui propre, qui l'a toujours fait considérer avec respect.

Oh! Rêvez, jeunes gens, bouillants d'exubérance,
Le rêve est un besoin, le rêve est un bienfait!
Rêvez, pour vous tenir sans cesse en vigilance
Au-dessus de la sphère où règne efféminé
Le réalisme abject qui plaît aux âmes viles,
Et ne point respirer, miasme empoisonné,
Les relents du péché, sur les trottoirs des villes !

Et d'ailleurs, celui qui a reçu en partage un tel don, n'a-t-il pas une mission à remplir? Ecoutez Henri Allorge :

Si ton art est pour toi non pas un jeu frivole,
Mais un labeur très noble et saint comme un devoir
Chante sans désirer une vaine auréole,
Puis goûte seul et fier le grand repos du soir!
...Sois satisfait d'avoir, semeur de la pensée,
Fait au sillon des cœurs, germer quelque idéal!

Et nous, poètes français, n'avons-nous pas plus que d'autres, le devoir de travailler à grossir le patrimoine de la pensée française qui est le plus riche, le plus varié et le plus vivant parmi ceux de toutes les nations du globe?

L'esprit français demeure toujours notre apanage, nous garde toujours notre supériorité, et nul milliardaire américain, nul potentat du pétrole, de la viande ou de la finance ne saurait l'acquérir à prix d'or, ou nous en dépouiller à coups de change, comme on achète quelque monument du XII^e ou du XIII^e siècle que l'on démonte ensuite pierre à pierre pour le transporter outre-Atlantique et le reconstituer dans un cadre exotique où il perd tout de lui-même. Ceci est la méthode des parvenus : quand on n'a pas d'ancêtres, on s'en fabrique.

L'esprit français est ce qu'il est, et ne cesserait d'exister que le jour où notre race disparaîtrait, mais ce jour-là, il y aurait quelque chose de changé

dans le monde, car on n'éteint pas une lumière sans créer de l'obscurité. Et cet esprit français est composé d'une infinité de génies particuliers qui se juxtaposent en lui, parmi lesquels le tempérament de la race flamande tient si bellement sa place avec sa froide sentimentalité, son calme réfléchi, son ardeur puissamment contenue et maîtrisée, son abondance de vie et la pleine conscience de sa prospérité.





J'AI comparé au début de cette étude, la poésie à l'amour : il sied, pour justifier ma comparaison de la pousser jusqu'au bout.

Les vers qui suivent sont la paraphrase de ce passage connu de l'Évangile de St Jean (Ch. 16) : *Mulier, cum parit, tristitiam habet* et la rançon de l'humanité c'est véritablement la douleur de tout enfantement, du corps, comme de l'esprit : *In dolore paries!*

Je me sens par instants comme accablé d'un poids
Qui m'opprime et m'écrase, et depuis de longs mois
Quelque chose d'obscur s'agite en ma pensée.
Mais les temps sont venus, où la grappe pressée
Doit laisser au cuvier son suc abondamment,
Et je souffre ce soir, de cet enfantement.
Quel étrange travail s'accomplit en moi-même,
Labeur mystérieux, convulsion suprême

De l'idéal qui naît, du rêve qui prend corps :
Tout mon être est brisé de violents efforts,
Et mon œuvre, bientôt, va jaillir vive et belle.
Aidez-moi par pitié ! Si la musique appelle
Et fait naître le rythme à ses accents touchants,
Entourez-moi d'un peu de musique et de chants,
Avec de l'harmonie endormez ma torture,
Et bercez ma souffrance en cette heure si dure !

Quand une femme enfante, elle est dans la douleur,
Car son heure est venue, et son œil sait quel pleur
Arrache en cet instant la souffrance féconde;
Mais aussitôt après, quand elle a mis au monde
Un fils, elle respire, et ne se souvient plus
De la dure rançon des instants révolus,
Dans son bonheur de voir sa race poursuivie,
Et d'avoir engendré un homme pour la vie !
De même le poète, au jour où son cerveau
Qui travaille, fermente ainsi qu'un vin nouveau,
Il est dans la douleur, car son heure est venue.
Mais quand son œuvre, enfin, si longtemps contenue,
En tremblant voit le jour, comme il se réjouit,
Oubliant à l'instant les tourments de l'esprit,
Dans son bonheur de voir vivre l'œuvre qu'il aime
Où palpite au grand jour, comme un peu de lui-même !



==== IMPRIMÉ ====

POUR LES ÉDITIONS
"LA CARAVELLE"

— Le Livre et l'Image —

SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE D'ART

" LE CROQUIS "

6, RUE BEZOUT, A PARIS.

EDITIONS
DE " LA CARAVELLE " — Le Livre et l'Image —
 6, Rue Bezout, PARIS (XIV^e)

Alban ARIBAUD. Le Dieu de Pourpre et d'Or	20 »
Octave CHARPENTIER. Mabrouka (Réédition).....	12 »
Clarisse FRANCILLON. Des Ronds sur l'Eau Illustré de 24 dessins par Etiennette Francillon	9 »
Maurice MARCINEL. Les Portes Closes . Illustré de bois d'André Margat.....	12 »
Fernand PIGNATEL. La Saint Glinglin	9 »
— Batailles Maçonniques	12 »
H. WILLETTE. La fut l'Atlantide	10 »
COLLECTION des 101. Numérotée.	
François SALVAT. Douze Images du Vallespir . L'album.....	50 »
Paul BAUDIER et Valmy BAYSSE. Sous le Cèdre de Châtillon . L'album.....	125 »
Octave CHARPENTIER. La Mère aux Chats . Bois d'André Margat.....	50 »
Japon avec croquis, 310 fr. ; Japon, 165 fr. ; Hollande, 90 fr.	
MILHYRIS. La Douceur ancienne . Dessins de Gellô... ..	20 »
Octave CHARPENTIER. L'Afrique Ardente . 150 dessins de l'auteur.....	10 »
Japon Impérial, 150 fr. ; Japon, 85 fr. ; Alfa 2 tons, 25 fr.	
Octave CHARPENTIER. L'Aurochs dans les Bégonias	12 »
Alice HELIODORE. Sagesse de France . Couronné par l'Académie Française	12 »
Marcel CHABOT. Les Baisers	10 »
M.-A. de MEIXMORON de DOMBASLE. Ainsi ma Vie . Couronné par l'Académie Française	7.50
M. A. de MEIXMORON de DOMBASLE. J'écris pour toi .	15 »
Henri GOUTIER. Croquis à la Croque au Sel	12 »
Geneviève NERANVAL. La Harpe de Cristal	12 »
Joseph DULAC. Du Palais de Circé... à la Forêt Natale	5 »
GELLO. — Le Chat aux Violettes	5 »
Marc CHESNEAU. Quand le Roseau le veut	15 »
Jean BUCHELI. La Chanson du Veilleur de nuit ...	15 »
Marcel TEGLIONE. L'Obsession	12 »
Georges BARRELLE. Les Heures mortes	12 »
Rose MALHAME. Au Dieu Inconnu	12 »
Léon RIOTOR. La Main de Gloire	30 »
— Les Francs	30 »
Lucien FEVRIER. Le Petit-Fils de Barbe-Bleue	12 »
CHARLE-AUVREY. Tourbillons	12 »
— Passerelles	12 »
— Humus	12 »

Port en sus : 1.50